

# **Spectacle, dérive et détournement : l'urbanisme chez les situationnistes et la recomposition de l'espace dans les grandes villes nord-américaines**

Autor(en): **Söderström, Ola**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université  
de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870694>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SPECTACLE, DÉRIVE ET DÉTOURNEMENT

### *L'urbanisme chez les situationnistes et la recomposition de l'espace dans les grandes villes nord-américaines*

Les analyses et les théories des membres de l'Internationale Situationniste connaissent depuis quelques années un regain d'intérêt et ceci notamment au sein de la géographie anglo-saxonne. Sous les apparences d'un typique effet de mode intellectuelle se dissimulent pourtant des affinités réelles entre un corpus théorique et certaines formes spécifiques de l'urbanité contemporaine. Pour étayer cette hypothèse, cet article propose dans un premier temps de revenir sur les écrits et les expériences des situationnistes concernant le problème de l'espace et de l'urbanisme avant d'aborder sous cet éclairage, dans un second temps, deux cas très symptomatiques quant à la nature de l'évolution qui affecte de nombreuses villes occidentales et, enfin, de conclure sur quelques remarques concernant les pratiques spatiales qui s'y inscrivent.

Depuis quelques années, les situationnistes font un retour étonnant sur l'avant-scène intellectuelle. Ce retour se traduit par des manifestations diverses : la première est une consécration officielle en France avec l'organisation au Centre Pompidou, en 1988, d'une grande exposition consacrée au situationnisme ; la seconde, la publication d'une *Histoire de l'Internationale Situationniste*<sup>1</sup> : deux événements qui constituent ce mouvement en patrimoine de la vie intellectuelle française. Si cette muséification n'est pas pour surprendre à une époque où l'archive pénètre le social par tous ses pores, une autre forme de redécouverte est, elle, plus inattendue : il s'agit d'un intérêt pour la théorisation situationniste de l'espace — thème occupant une place importante dans les écrits des membres de l'Internationale Situationniste<sup>2</sup> — qui se développe depuis quelques années chez les géographes et les sociologues d'Amérique du Nord.

Cet engouement pour le situationnisme peut être expliqué de diverses manières. On peut penser bien sûr qu'il s'agit de l'un de

ces nombreux mouvements de mode intellectuelle auxquels l'Amérique nous a habitués et que l'on découvre ainsi peu après Baudrillard et Derrida une pensée qui, suivant l'exemple français, devrait effectivement être rangée au musée de la théorie révolutionnaire. Plus sérieusement, on peut aussi constater que la redécouverte du situationnisme — privilégiant, il est vrai, la figure centrale de Guy Debord — se place dans la logique du développement de la géographie marxiste américaine qui, après sa phase structuraliste, marquée par les travaux inaugurateurs de Manuel Castells dans les années 1970, a déplacé son centre d'intérêt vers l'analyse critique de la vie quotidienne. Après s'être inspirée dans ce domaine des travaux d'Henri Lefèbvre, il serait alors naturel que cette géographie s'intéresse à la théorie situationniste qui en constitue une forme radicalisée. Au-delà de ces explications, plausibles cependant, les quelques réflexions qui vont suivre désirent développer l'idée que des causes extérieures aux seuls engouements de l'intelligentsia américaine peuvent également être invoquées. L'évolution des modes de spatialisation de la société nord-américaine et de l'expérience spatiale des individus qui la composent entretient en effet une connivence intéressante avec la description et la théorie situationnistes de l'espace contemporain. Des chercheurs ont ainsi trouvé récemment dans ces travaux matière à éclairer des aspects centraux de la dynamique urbaine nord-américaine à travers l'analyse de certaines de ses formes spécifiques.

C'est de ce jeu de relations entre une théorisation du champ urbain et ces formes particulières de la ville contemporaine que traitera donc ce texte où nous essaierons de montrer comment une lecture féconde du phénomène urbain actuel peut y trouver assise. Pour ce faire, il s'agira, dans un premier temps, de revenir sur les travaux des situationnistes consacrés à l'urbanisme et à l'espace urbain, en tentant d'exposer de manière organisée des réflexions disséminées dans des ouvrages et des revues diverses, avant d'en arriver à la description de deux types de développements urbains actuels.

### *Du paradoxe d'une recherche sur le situationnisme<sup>3</sup>*

Il est difficile de traiter «académiquement» du situationnisme sans ressentir quelque scrupule. Mouvance ou mouvement rebelle et extrémiste — la radicalisation est une pente constante de son

évolution —, l'IS cherchait sa vérité bien plus dans l'action subversive et dans l'expérimentation que dans le débat feutré des salons intellectuels<sup>4</sup>. Créée en 1957 lors de la Conférence de Cosio d'Arroscia par la fusion de groupuscules aussi célèbres que l'Internationale Lettriste, le Mouvement international pour un Bauhaus imaginiste et le Comité psychogéographique de Londres et autodissoute en 1972, l'Internationale Situationniste aura, pendant ses quinze années d'existence, lutté jusqu'à la paranoïa contre la récupération. A tel point que l'un de ses membres fondateurs, le peintre danois Asger Jorn, démissionnera pour combattre sa propre notoriété naissante et que la dissolution de l'IS sera une conséquence de mai 1968 et de la célébrité relative acquise par le mouvement lors des événements<sup>5</sup>. Enfin, ces quinze années ont été marquées par des exclusions innombrables de membres de l'IS, par la distribution d'insultes tous azimuts — et plus particulièrement, selon une bonne logique sectaire, aux personnalités les plus proches intellectuellement du situationnisme —, par une arrogance et une intolérance inouïes et par une ironie omniprésente. Ces traits caractéristiques du mouvement en font un sujet à manipuler avec précaution dans la mesure où des «pièges à la récupération» ont été disposés dans la plupart des écrits : le sérieux a parfois l'apparence du plus frivole et vice versa. Désireux de produire un discours qui contienne sa propre critique, les situationnistes ont en effet toujours pris leurs distances par rapport au discours savant, pratiquant un détournement constant de textes existants et se moquant du «scientisme académique» d'un Lefèbvre. Les membres survivants de l'IS doivent ainsi se délecter de voir certaines de leurs vieilles bombes exploser encore aujourd'hui entre les mains de commentateurs un peu pressés.

Malgré cette lutte de l'IS contre sa propre postérité, le situationnisme a tout de même laissé une image : celle d'un mouvement gauchiste, héritier du surréalisme, dénonciateur de la société du spectacle et animateur de mai 1968. Il ne s'agira pas ici de nuancer cette image, ni de discuter de la nature de la pensée situationniste — en éclairant ses relations notamment avec le freudo-marxisme, l'anthropologie<sup>6</sup> et le surréalisme —, mais plutôt d'aborder ses aspects pertinents pour une analyse de l'espace. L'ambition qui anime cet article est de revenir à l'élan premier des textes des situationnistes en les dégagant de l'épaisse sédimentation historique qui aujourd'hui les alourdit.

Une thématique parcourt l'ensemble des écrits situationnistes :

c'est la critique de la société capitaliste avancée en tant que société de la consommation puis, progressivement, du spectacle. La catégorie du ludique est un instrument permanent de cette critique, mettant en lumière comme traits distinctifs l'utilitarisme, le fonctionnalisme et le règne de la consommation. Ceux-ci constituent le socle d'une vie contemporaine considérée comme réifiée et dominée par l'apparence: «La première phase de la domination de l'économie sur la vie sociale, écrit Debord, avait entraîné dans la définition de toute réalisation humaine une évidente dégradation de l'être en avoir. La phase présente de l'occupation totale de la vie sociale par les résultats accumulés de l'économie conduit à un glissement généralisé de l'avoir au paraître, dont tout "avoir effectif doit tirer son prestige immédiat et sa fonction dernière".»<sup>7</sup> Le monde s'offre alors «comme une immense accumulation de spectacles»<sup>8</sup>, et devient avant tout celui du narcissisme de la marchandise qui «se contemple elle-même dans un monde qu'elle a créé»<sup>9</sup>.

Cette problématique s'est construite peu à peu dans les textes des situationnistes par le biais de l'exploration de différents terrains. Jean-François Martos distingue à cet égard deux phases principales dans l'histoire de l'IS: une première phase, de 1957 à 1962, centrée sur le thème du dépassement de l'art et une seconde, de 1962 à 1972, dominée par la question de la révolution de la vie quotidienne<sup>10</sup>. Schématiquement, il y a donc un déplacement des préoccupations du champ de l'esthétique, et de sa définition au sein du social, au champ de la politique et de l'élaboration d'une théorie et d'une pratique révolutionnaires. C'est cette seconde période, dont les événements de mai marqueront la clôture véritable, qui logiquement est la plus couramment associée au situationnisme.

Or, les activités de l'IS autour du thème du dépassement de l'art — c'est-à-dire de 1957 à 1962 — étaient principalement organisées autour d'une problématique de l'espace, baptisée «urbanisme unitaire», et c'est de celle-ci dont il sera avant tout question ici. Ce travail sur l'espace, empruntant au départ des voies multiples, ne disparaîtra pas totalement puisque Debord y consacre encore l'un des chapitres de *La société du spectacle*<sup>11</sup>, mais se restreindra peu à peu à une réflexion sur les modes de spatialisation du social.

## I

THÉORIE ET EXPÉRIMENTATION SPATIALES  
DE L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

Si l'on voulait systématiser une démarche collective réfractaire à toute systématisation, on dirait que l'espace au sein du situationnisme est présent de trois manières :

- en tant que *ressource* d'une utopie : l'urbanisme unitaire ;
- en tant qu'*objet* soumis à une méthode d'analyse : la psychogéographie ;
- en tant que *terrain* de pratiques expérimentales et subversives : la dérive et le détournement.

*L'urbanisme unitaire*

L'intérêt pour l'urbanisme est présent avant même la fondation de l'IS. Dans les textes du Mouvement Lettriste, fondé par Isidore Isou en 1946, il constitue en effet l'un des champs d'action d'un projet esthétique qui deviendra plus tard celui de l'IS, ceci en raison de l'adhésion à la formule suivante : «la libération de la vie passe par la libération de la ville, qui en est l'environnement immédiat»<sup>12</sup>. Le contexte de l'époque n'est évidemment pas étranger à cet intérêt pour la ville : l'urbanisme moderne était en train de remodeler le tissu urbain, faisant triompher sa conception fonctionnaliste et utilitariste de l'environnement urbain. Une évolution que les futurs situationnistes lisaient déjà comme une unification de l'espace par la production capitaliste et comme un «processus extensif et intensif de *banalisation*» qui «devait dissoudre l'autonomie et la qualité des lieux»<sup>13</sup>. Ainsi, «l'urbanisme unitaire n'est pas une doctrine, mais une critique de l'urbanisme. [...] Il n'est pas une réaction contre le fonctionnalisme mais son dépassement : il s'agit d'atteindre, au-delà de l'utilitaire immédiat, un environnement fonctionnel passionnant»<sup>14</sup>. Un autre futur situationniste, Asger Jorn, dira que «les fonctionnalistes ignorent la fonction psychologique de l'ambiance. [...] L'aspect des constructions et des objets qui nous environnent et que nous utilisons a une forme indépendante de leur usage pratique»<sup>15</sup>. La position induite par cette critique, et adoptée ensuite par l'IS, sera celle d'un anti-utilitarisme radical opposé à la réification de l'espace et à une programmation/automatisation des comportements humains par le biais de l'urbanisme<sup>16</sup>.

Une telle position a conduit l'IS aux propositions les plus saugrenues qu'il faut comprendre comme des «provocations sérieu-

ses». Notamment le programme d'intervention suivant: «suppression des cimetières [...], abolition des musées, et répartition des chefs-d'œuvre artistiques dans les bars. [...] Libre accès illimité à tous dans les prisons. Possibilité d'y faire un séjour touristique. Aucune discrimination entre visiteurs et condamnés», ou encore: «faire cesser la crétinisation du public par les actuels noms de rues», en supprimant entre autres le vocable «saint»<sup>17</sup>. Au-delà de ces nouvelles affectations, la ville devait être réorganisée autour des sentiments des individus. Ivan Chtchegolov imaginait ainsi dans un article de 1953 un «Quartier Bizarre — Quartier Heureux, plus particulièrement réservé à l'habitation — Quartier Noble et Tragique (pour les enfants sages) [...]. Quartier Sinistre [...]. Peut-être aussi un Quartier de la Mort, non pour y mourir mais pour y vivre en paix»<sup>18</sup>.

Le lien étroit conçu entre le cadre de vie et le mode de vie conduit ses membres fondateurs à faire de l'«urbanisme unitaire» la base programmatique de l'IS en 1957<sup>19</sup>. Celui-ci sera défini, de manière assez vague évidemment, comme étant «l'activité complexe et permanente qui, consciemment, recrée l'environnement de l'homme selon les conceptions les plus évoluées dans tous les domaines». Par cette activité, la conception bourgeoise de l'art devait être dépassée, la «construction intégrale du cadre de la vie» étant la seule forme encore possible de la création artistique<sup>20</sup>. Déjà conçu au sein d'une critique de la société du spectacle, l'urbanisme unitaire entendait se proposer comme une reprise en main du cadre de vie par le sujet: «Il va contre le spectacle passif, principe de notre culture où l'organisation du spectacle s'étend d'autant plus scandaleusement qu'augmentent les moyens de l'intervention humaine. Alors qu'aujourd'hui les villes elles-mêmes sont données comme un lamentable spectacle, un supplément aux musées, pour les touristes proménés en autocars de verre, l'urbanisme unitaire envisage le milieu urbain comme terrain d'un jeu en participation»<sup>21</sup>.

Dans sa première phase, l'IS décrit ainsi le cadre de vie urbain comme le lieu par excellence de l'aliénation et de l'exercice du conditionnement. Une opinion qui dominera les écrits de l'IS jusqu'au début des années 1960 et qui s'exprimera notamment de la manière suivante: «Le capitalisme moderne, qui organise la réduction de toute vie sociale en spectacle, est incapable de donner un autre spectacle que celui de notre propre aliénation. Son rêve d'urbanisme est son chef-d'œuvre.»<sup>22</sup> La formule la plus synthétique proposée à cet égard sera celle de Raoul Vaneigem:

«Habiter est le “buvez coca-cola” de l’urbanisme»<sup>23</sup>; la plus radicale étant l’œuvre du même Vaneigem lorsqu’il écrit dans ses *Commentaires contre l’urbanisme* que «l’urbanisme suffira à maintenir l’ordre établi sans recourir à l’indélicatesse des mitrailleuses. [...] Si les nazis avaient connu les urbanistes contemporains, ils auraient transformé les camps de concentration en H.L.M.»<sup>24</sup>.

Pour combattre les contraintes imposées par le milieu urbain, il s’agit de «fluidifier» la ville, de rendre ses structures plastiques et ses habitants mobiles: «l’urbanisme unitaire est opposé à la fixation des villes dans le temps. Il conduit à préconiser au contraire la transformation permanente, un mouvement accéléré d’abandon et de reconstruction de la ville dans le temps, et à l’occasion aussi dans l’espace. [...] L’urbanisme unitaire est contre la fixation des personnes à tels points d’une ville. Il est le socle d’une civilisation des loisirs et du jeu»<sup>25</sup>. Anti-utilitariste, la conception de l’urbanisme défendue par l’IS est sociale. Un peu naïvement, celle-ci défendait par opposition à une «ville verte, où des gratte-ciel espacés et isolés doivent nécessairement réduire les rapports directs et l’action commune des hommes», les vertus de la densité urbaine et de l’agglomération, «pour que la relation étroite entre l’entourage et le comportement se produise»<sup>26</sup>. Ce qui sous-tend, on l’aura compris à ce stade, la plupart de ces analyses, c’est une vieille connaissance de la géographie, à savoir le déterminisme de l’environnement: il suffirait de le changer pour changer la vie. Une conception, il est vrai, largement partagée à l’époque et en particulier par les théoriciens de l’architecture moderne.

Mais l’analyse des situationnistes va aussi plus loin, car, si la ville est un instrument du pouvoir, ce pouvoir s’exerce d’autant plus efficacement qu’il parvient à asseoir une légitimité et à rencontrer une adhésion de la part des citoyens. Ce qui caractérise en effet l’urbanisme par rapport à l’architecture, «c’est d’exiger un consentement de la population, une intégration individuelle dans le déclenchement de cette production bureaucratique du conditionnement. Tout ceci est imposé au moyen d’un chantage à l’utilité. On cache que l’importance complète de cette utilité est mise au service de la réédification. Le capitalisme moderne fait renoncer à toute critique par le simple argument qu’il faut un toit, de même que la télévision passe sous le prétexte qu’il faut de l’information, de l’amusement. Menant à négliger l’évidence que cette information, cet amusement, ce mode d’habitat ne sont pas faits



pour les gens mais sans eux, contre eux. Toute planification urbaine se comprend seulement comme champ de la publicité/propagande d'une société, c'est-à-dire l'organisation de la participation dans quelque chose où il est impossible de participer. [...] Mêlant le machiavélisme au béton armé, l'urbanisme a bonne conscience. Nous entrons dans le règne des délicatesses policières. Asservir dans la dignité»<sup>27</sup>.

Pour faire face à ces dispositifs du pouvoir, l'urbanisme unitaire doit reposer sur un double principe : celui du jeu et celui du plaisir, deux tactiques anti-utilitaristes de résistance au capitalisme et à son espace. Des principes qui commandent une méthode d'analyse de l'espace ainsi que des pratiques : la psychogéographie, la dérive et le détournement.

Avant d'en arriver là, on remarquera que le discours tenu par les situationnistes sur l'espace urbain, sous le nom d'urbanisme unitaire, est double. Il décrit tout d'abord un urbanisme (fonctionnaliste) comme espace de déploiement d'un pouvoir diffus et de sa microphysique, mais d'autre part, il ouvre aussi sur des tactiques de résistance, sur des moyens de détourner et de contourner l'emprise de la ville disciplinaire. En jouant le jeu de la référence, pire affront que l'on puisse faire aux situationnistes, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce discours de la position, plus tardive bien sûr, de Michel de Certeau qui, en introduction à ses *Arts de faire*, part des travaux de Foucault et de sa théorie du pouvoir afin d'éclairer les pratiques quotidiennes de la ville : ces petits rituels, gestes et récits qui se jouent de la logique de la domination et qui constituent la face cachée des phénomènes analysés par ce dernier<sup>28</sup>. Des arts de faire sans lesquels cette conception du milieu urbain serait quasi paranoïaque...

### *La psychogéographie : dérive et détournement*

Si l'urbanisme unitaire a constitué un terme autour duquel s'est développée progressivement une critique de l'urbanisme, la psychogéographie a eu une durée de vie plus courte, correspondant aux toutes premières expérimentations des membres de l'IS. La psychogéographie était définie comme l'«Etude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus»<sup>29</sup>. Le présupposé de cette étude était qu'il existait un «relief psychogéographique des villes»<sup>30</sup>, c'est-à-dire des unités d'ambiance qui caractérisent la ville tout autant que les formes physiques de l'espace généralement décrites par l'analyse et la cartographie

urbaines. Ces unités d'ambiance n'obéissant pas, comme nous l'avons vu, à une logique utilitariste mais à un principe de plaisir et à un comportement « ludique-constructif » des individus. C'est dans l'ignorance de ce relief — de cette géographie qui n'est pas donnée dans son évidence visible et fonctionnelle — qu'il fallait rechercher l'origine de l'échec de l'urbanisme moderne.

La principale méthode expérimentée par les situationnistes pour mettre à jour la psychogéographie urbaine est celle de la *dérive*. En 1953 déjà, Ivan Chtchegolov décrivait, dans son *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, la dérive continue comme activité principale des habitants au sein de la ville utopique qu'il imaginait<sup>31</sup>. Debord lui donnera quelques années plus tard un contenu plus précis en formulant une « Théorie de la dérive » et en se démarquant des « déambulations » en rase campagne effectuées par les surréalistes dans les années 20<sup>32</sup>. Définie en tant que « technique de passage hâtif à travers des ambiances variées », la dérive suppose que « une ou plusieurs personnes [...] renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement [...] pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. La part de l'aléatoire est ici moins déterminante qu'on ne croit : du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisés »<sup>33</sup>. On y apprend encore que la durée moyenne de la dérive est d'une journée, que ses enseignements devraient permettre « d'établir les premiers relevés des articulations psychogéographiques d'une cité moderne », voire l'existence de « plaques tournantes psychogéographiques », et, enfin, que « tout porte à croire que l'avenir précipitera le changement irréversible du comportement et du décor de la société actuelle » à tel point qu'« un jour, on construira des villes pour dériver »<sup>34</sup>.

L'*Essai de description psychogéographique des Halles* par Khatib constituera l'expérience la plus aboutie de dérive urbaine. Il identifiera un découpage d'ambiance et une plaque tournante (la Bourse de Commerce) et préconisera la conservation des Halles, dont le déplacement aurait constitué, selon l'auteur, « un nouveau recul du Paris populaire qu'un courant continu rejette depuis cent ans, comme on sait, dans les banlieues »<sup>35</sup>. On sait aussi ce qu'il est advenu des Halles de Baltard depuis. D'autres formes plus ambitieuses de dérive — dont une par équipes à Amsterdam qui devait être coordonnée par un système de talkie-

walkies — semblent être restées à l'état de projets. Cette expérimentation spatiale comportait toutefois ses dangers, du moins si l'on ne suivait pas les prescriptions de Debord: Chtchegolov se souvenait que «entre 1953 et 1954 nous avons dérivé pendant trois à quatre mois; c'est la limite extrême... c'est un miracle que nous n'en soyons pas morts»<sup>36</sup>.

La pratique de la dérive implique la pratique d'une stratégie subversive qui était déjà celle des surréalistes dans les «ready-made»<sup>37</sup>: le *détournement*. Cette pratique est en effet directement liée à la dérive puisqu'il s'agit au cours de celle-ci de relever ce qui procède d'un usage non utilitariste du décor urbain. Les rues et les édifices ne sont plus alors décrits pour leur fonction courante (le carrefour, la poste), mais en tant que composantes d'une ambiance, partie prenante d'une relation affective entre l'individu et le décor. La finalité du détournement était d'intégrer des «productions actuelles ou passées des arts [ou de l'urbanisme] dans une construction supérieure du milieu»<sup>38</sup> pour les «soustraire aux fins de l'actuelle organisation économique-sociale»<sup>39</sup>. Cette activité de détournement avait plus généralement pour fonction la négation de la valeur et de l'usage habituels des objets et a été utilisée dans le domaine de la peinture par Jorn, dans ceux de la littérature et du cinéma par Debord. Ces détournements n'allaient pas non plus sans créer quelques scandales très prisés par l'IS, notamment une dispute avec les surréalistes qui avaient refusé de souscrire au «réinvestissement» d'une citation de Lénine. Véritable signature ou image de marque de l'IS, le détournement se présente donc comme un jeu parodique avec les conventions et les usages courants, une déstabilisation de la société du spectacle. Au sein d'une vision, nous l'avons vu, déterministe des relations entre l'environnement et le comportement, le détournement trouvait son effet libérateur dans le fait qu'il cassait l'identification des individus à leur cadre de vie et, partant, sapait les fondements du conditionnement.

En tant qu'action subversive, le détournement se voulait, enfin, le moyen d'un dévoilement de la vie authentique. Mais à l'inverse d'une théorie révolutionnaire renvoyant au grand soir la satisfaction de tous les désirs et la réalisation de tous les rêves, il s'agissait, comme l'écrit Martos, «de rendre *immédiatement* désirable — c'est-à-dire d'une façon tangible — la réalité d'une vie libérée de toute aliénation»<sup>40</sup>. Les organisateurs de l'espace — l'urbaniste et l'architecte — auraient dès lors pour obligation de «détourner leur pratique»: non plus technocrates au service du

pouvoir, mais constructeurs d'ambiance, créateurs de situations d'une vie authentique.

En restant au plus près des écrits, nous avons très brièvement exposé ici les éléments principaux du discours situationniste sur l'espace et sur l'urbanisme. Il prête évidemment le flanc à toutes les critiques et invite à toutes les railleries : archaïsme de sa théorie sociale, simplisme de l'analyse, idéalisme des solutions, obsolescence de la théorisation du champ urbain en raison du développement à la fois de la pratique et de la théorie urbanistiques. Il n'en reste pas moins qu'il témoigne aussi d'une lucidité fondamentale sur le caractère spectaculaire de l'urbanisme et sur la marchandisation de l'espace, se constituant ainsi, comme nous allons le voir, en point de vue éclairant sur certaines formes de l'évolution des villes.

## II

### FORMES DE LA MARCHANDISATION ET DE LA SPECTACULARISATION DE L'ESPACE EN AMÉRIQUE DU NORD

A un degré supérieur encore par rapport à la plupart des villes européennes, les villes nord-américaines — et leurs centre-ville en particulier — subissent des transformations qui vont dans le sens d'une exploitation économique plus intensive de l'espace et d'une apparence toujours plus spectaculaire des opérations urbanistiques. Cette évolution ne s'inscrit pas simplement dans la stricte continuité d'un urbanisme qui a toujours contenu une composante spectaculaire et ne relève pas non plus uniquement de l'effet d'un discours théorique qui ferait apparaître sous d'autres termes des phénomènes n'ayant rien d'innovateur. Les villes nord-américaines connaissent en fait depuis quelques années l'émergence de formes urbaines procédant d'un nouveau mode d'organisation de l'espace, celui-ci étant à la fois structuré par la société et structurant par rapport à elle.

Nous nous arrêterons ici sur deux formes qui ont récemment suscité diverses analyses de la part de géographes travaillant sur le champ urbain nord-américain :

- les quartiers résidentiels centraux «gentrifiés» ;
- les grands centres d'achat que sont les «shopping malls» devenant de véritables villes miniature vouées à la consommation.

Ce sont là deux formes dont l'interprétation a conduit différents auteurs à faire recours aux écrits des situationnistes. C'est de cette

rencontre entre des formes urbaines et un mode d'interprétation, ainsi que des limites de ce dernier, que traitera cette dernière partie du texte.

*Fairview Slopes: la spectacularisation d'un quartier résidentiel*

La «gentrification» (de l'anglais *gentry*), ou «élitisation», se présente comme l'un des phénomènes majeurs caractérisant depuis quelques années la réorganisation des espaces intra-urbains nord-américains. Il s'agit d'une évolution ascendante du statut socio-économique des habitants des quartiers centraux observée dans de nombreuses grandes villes occidentales, mais qui est particulièrement remarquable en Amérique du Nord dans la mesure où elle vient freiner la tendance à la suburbanisation dominant la dynamique urbaine depuis les années 20. Cette gentrification s'accompagne soit d'une réhabilitation des édifices existant, soit d'une construction à neuf. Dans ce second cas, l'architecture qui se développe dans ces quartiers est, ces dernières années, souvent de type post-moderne — et nous verrons que cela ne doit rien au hasard —, c'est-à-dire un style en rupture explicite avec le rationalisme de l'architecture moderne, faisant un usage éclectique de références aux styles du passé pour produire consciemment un langage destiné à la fois au profane et à l'érudit. La juxtaposition de bâtiments post-modernes dans un quartier produit un paysage éminemment spectaculaire qui vient compléter le spectacle offert dans les *Central Business Districts* (CBD) par l'architecture de prestige des grandes entreprises.

Le quartier de Fairview Slopes à Vancouver, ville en pleine expansion, puisque refuge pour les capitaux menacés de Hong Kong, illustre fort bien ce phénomène<sup>41</sup>. Situé à quelques minutes du CBD, il constitue l'un des meilleurs points de vue sur le centre-ville et bénéficie de surcroît du voisinage de False Creek : quartier exemplaire planifié par la municipalité dans les années 70. La rapidité et la régularité de son évolution à partir du début de la décennie en ont fait une sorte de cas d'école pour l'analyse du processus de gentrification. C'est ainsi que le quartier s'est élitisé, devenant une poche de rétention au centre pour une population de classe moyenne supérieure composée de ménages de taille réduite, ou de célibataires, avec un haut niveau d'éducation. Une population qui, autrement, se serait installée en banlieue.

Pour répondre aux besoins — ou, plus encore, à l'imaginaire — d'une telle clientèle, une architecture «chic» et individualisée s'est édifiée dans ce quartier : parcourir Fairview Slopes aujour-

d'hui revient à feuilleter en grandeur nature les pages glacées d'une revue d'architecture contemporaine. Le quartier est en effet devenu ces dernières années une sorte de «bac à sable» pour architectes et particulièrement pour ceux d'entre eux qui cherchent à fourbir leurs premières armes et à asseoir une notoriété<sup>42</sup>. Au point que Fairview Slopes «comprend plus d'architecture résidentielle ayant obtenu un prix d'excellence par bloc qu'aucun autre quartier au Canada...»<sup>43</sup>. Si dans les premières années du redéveloppement de Fairview Slopes — c'est-à-dire avant que les grands promoteurs n'y investissent — les opérations étaient encore d'apparence discrète: rappelant les bâtiments de False Creek en contrebas, cette architecture devient dès les années 1980 plus spectaculaire et plus diversifiée, l'architecture post-moderne imposant peu à peu son empreinte sur le paysage du quartier. On voit ainsi se côtoyer des bâtiments hétéroclites qui permettent au visiteur de jouer au jeu de l'attribution: ici du «néo-vernaculaire», là du «néo-grec» et là-bas du «néo-californien». Ce quartier, qui auparavant trouvait une cohérence dans une architecture modeste et vernaculaire destinée aux ouvriers des industries de la baie de False Creek, s'est vu alors progressivement remplacer par un paysage télescopant les références historiques et spatiales: le passé et le présent, *l'ici et l'ailleurs*.



Fig. 1. — «Néo-californien» à Fairview Slopes.

Plus qu'un simple jeu, ces références remplissent une fonction : elles servent à individualiser un habitat, à créer du différent par opposition à l'universalisme de l'architecture et de l'urbanisme modernes. Choisir de résider à Fairview Slopes permet de se situer dans un quartier atypique, en opposition manifeste à la banalité et au fonctionnalisme d'autres secteurs de la ville, tout en ne s'isolant pas mais en se regroupant avec ses semblables dans un quartier qui est devenu l'une des nouvelles scènes du jeu de rôle social et du spectacle urbain à Vancouver. Choisir le post-moderne qui, du moins théoriquement, est un mouvement esthétique d'avant-garde, devient ainsi une manière d'afficher son capital culturel, d'exhiber son goût et de se constituer en élite : un processus particulièrement important pour l'autodéfinition d'une classe sociale dont le statut est ambigu, la classe moyenne des «gentrificateurs» étant dans une situation d'entre-deux qui accentue la nécessité de l'affirmation du rang social<sup>44</sup>. La «consommation» d'un habitat individualisé par une architecture très typée constitue dans ce cas un des moyens de la distinction sociale. Il serait donc réducteur de considérer cette architecture à Fairview Slopes simplement comme le clinquant d'une esthétique de nouveaux riches : c'est autant un produit conçu pour cette classe sociale qu'une ressource utilisée pour définir une position sur l'échiquier sociologique.

En d'autres termes, la spectacularité de l'espace urbain, tant dénoncée par les situationnistes et qui prend ici les formes de l'architecture post-moderne, agit comme une pourvoyeuse de capital symbolique. Elle devient le corollaire obligé de la production et de la consommation des espaces résidentiels de prestige dans les grandes villes nord-américaines. Cela ne se réduit pas simplement à répéter l'évidence selon laquelle le pouvoir se donne en spectacle et balise la ville des signes de sa présence et de son autorité, ce qu'il a fait de tous temps. Ce qui se passe en réalité avec l'architecture post-moderne, c'est un changement dans la nature du spectacle dans la ville qui tend à devenir une forme généralisée de l'urbain : non plus uniquement monumentalité pour communiquer la permanence de l'autorité et du pouvoir, mais omniprésence de la marchandise<sup>45</sup>. Une tendance que Debord décrivait en ces termes en 1967 : «Le spectacle est le moment où la marchandise est parvenue à l'*occupation totale* de la vie sociale. Non seulement le rapport à la marchandise est visible, mais on ne voit plus que lui : le monde que l'on voit est son monde.»<sup>46</sup>

*Le West Edmonton Mall comme espace total*

Les «shopping malls» (complexes commerciaux couverts) constituent une seconde forme de l'évolution urbaine nord-américaine renvoyant à d'autres aspects des travaux des situationnistes sur l'espace. Ces «malls» ne sont pas des formes secondaires et sans grand intérêt, comme de nombreux Européens pourraient le penser, mais un élément central du devenir de ces villes. Ceci en raison, d'une part, de leur gigantisme croissant— qui en fait une présence de plus en plus visible ainsi que l'un des meilleurs indices de la centralité urbaine — et, d'autre part, de leur importance qui augmente considérablement aussi en termes de nombre de visiteurs puisque les «malls» constituent aujourd'hui les espaces publics les plus fréquentés aux Etats-Unis<sup>47</sup>. Si l'on entend comprendre ce qu'il advient des grandes villes nord-américaines, il ne saurait donc être question de négliger ces formes concentrées de l'activité commerciale.

Le West Edmonton Mall au Canada, dont la construction fut commencée en 1981, est, avant même d'être achevé, le plus grand centre commercial et de loisirs du monde — et sans doute aussi le plus extravagant. Selon ses propriétaires, le West Edmonton Mall «est l'attraction touristique la plus grande et la plus complète de l'univers. Dorénavant les habitants de cette région n'auront plus besoin d'aller à New York, Paris ou Miami. Ils peuvent venir ici. Nous avons traversé le monde pour voir où les gens aiment aller. Mais ils ne peuvent aller partout en une seule journée. C'est pourquoi nous avons tout mis sous un seul toit. Maintenant ils n'ont même plus besoin de craindre la pluie»<sup>48</sup>.

Le West Edmonton Mall couvre une surface de 1 000 000 m<sup>2</sup>, comprend 836 magasins, un parc d'attraction de six hectares, un «lac» couvert de 1 hectare permettant la pratique du surf et contenant des dauphins, quatre mini sous-marins<sup>49</sup>, la reproduction en son centre d'un gallion espagnol à l'ancre, et le *Santa Maria* au fond du lac, et cela alors que seules les trois premières phases de construction sur les sept prévues ont été menées à terme. Sans compter un hôtel «Fantasy» de 360 chambres, un palais des glaces, la reconstitution de rues célèbres comme Bourbon Street à La Nouvelle-Orléans, 20 cinémas, 110 restaurants, etc... En raison de la situation très au nord d'Edmonton, il a en outre fallu créer un climat sub-tropical artificiel pour permettre à ces activités de fonctionner : «Alors que la température extérieure en hiver peut descendre à -40° C., des arbres exotiques (dont 544 arbres



faisant plus de 3,6 m) croissent à l'intérieur, des dauphins sautent dans le lac artificiel, et de la mode féminine est proposée au milieu de cages à singes et de groupes de palmiers»<sup>50</sup>.



*Fig. 2. — Rue dans le West Edmonton Mall.*

On pourrait poursuivre cette description et aligner des superlatifs concernant son coût (le financement est assuré par des pétrodollars), le nombre de visiteurs, le total des ventes, etc. Ce qui nous intéresse ici, cependant, c'est le West Edmonton Mall en tant qu'espace produit et pratiqué. De ce point de vue, il s'agit d'abord d'un «espace total», sorte de microcosme qui contiendrait tous les espaces du monde entier. Le West Edmonton Mall crée ainsi un monde de toutes pièces en juxtaposant une rue parisienne, une rue anglaise et une place espagnole sans référence aucune à l'histoire ni à la géographie locales. Il a donc sa propre logique de composition spatiale et d'orientation des visiteurs dont l'effet est de rendre caduques nos propres modes de repérages dans l'espace<sup>51</sup>. A cause de ce brouillage des codes spatiaux, l'espace du «mall» devient illisible suivant les modes de lecture habituels de l'individu, il le désoriente pour mieux imposer sa logique d'encodage de l'espace. En ce sens, c'est un simulacre d'espace, un espace hyperréel qui condamne l'individu à la passi-

tivité, «de manière qu'il se soumette sans friction à un guidage du comportement par l'intermédiaire d'une mise en scène spatiale»<sup>52</sup>. Le spectacle est alors ce «soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne»<sup>53</sup>.

La logique de cet espace total, de cette débauche formidable d'effets spectaculaires, d'attractions et de jeux réside bien évidemment dans sa fonction première: il a pour finalité de faire vendre et de faire consommer, ceci à toutes les échelles:

- à l'échelle mondiale, cette «folie» permet de situer Edmonton sur la mappemonde («a world class tourist attraction», dit la promotion);
- à l'échelle continentale et nationale, c'est un atout dans la compétition qui l'oppose aux centres urbains américains (de nombreux visiteurs traversent la frontière pour voir «le plus grand quelque chose...») et à Calgary, l'autre grande ville de la province d'Alberta avec laquelle Edmonton entretient une vieille rivalité;
- enfin, à l'échelle locale, c'est un complexe commercial qui attire les habitants de la région et qui accapare la majeure partie des ventes au détriment des commerces préexistants.

Plus que tout autre espace, le West Edmonton Mall révèle à quel point le spectacle est devenu le complément obligé de l'activité commerciale. Le succès du West Edmonton Mall est en effet lié à ce qu'il propose au visiteur un lieu où l'achat devient un loisir complet et un plaisir sans danger puisque cet espace clos, gardé par des vigiles et prenant en charge le consommateur par un système d'orientation destiné à canaliser ses déplacements, permet d'échapper au stress de l'insécurité. Il garantit également une sélection de la clientèle et un contrôle de son comportement par le fait que, dans le «mall», l'espace public de la rue commerçante devient l'espace privé et confiné du complexe commercial, donnant ainsi des prérogatives aux propriétaires, notamment l'expulsion de manifestants ou de visiteurs indésirables.

Ce genre d'espaces contient à l'évidence une dimension «disciplinaire» et utilise le contrôle des foules ainsi acquis pour inciter, voire contraindre, à la consommation. Une constatation qui nous reconduit au premier versant des travaux situationnistes sur la nature de l'urbanisme contemporain. Contre l'univocité de cette interprétation, certains géographes, comme R. Shields, opposent cependant les tactiques des individus et les subtiles détournements qu'ils imposent à ces dispositifs, arguant du fait que les usages des

visiteurs «transcendent la figure squelettique du “mall”»<sup>54</sup>. Autrement dit, ils en appellent à l'autre versant des travaux effectués par les situationnistes sur l'espace urbain : celui des pratiques subversives de résistance.

Shields voit ainsi dans la flânerie, le déplacement sans finalité de consommation, une pratique subtile de détournement de l'ordre spatial. La flânerie, manière aussi d'utiliser l'espace pour «voir et se faire voir», participerait alors d'une «“carnavalisation” du “mall” par ses utilisateurs [qui est] le seul moyen à disposition pour contrecarrer son “terrorisme commercial”. [...] Les flâneurs jouent à être des consommateurs dans une dérision complexe et consciente de soi. L'expérience entière [du “mall”] est ainsi inversée en son image spéculaire ironique. [...] Les utilisateurs, jeunes ou vieux, ne sont pas que des victimes résignées, mais subvertissent activement les ambitions des promoteurs du “mall” en développant la valeur d'isolement inhérente au comportement du flâneur fatigué; affirmant leur indépendance de multiples manières, sauf en consommant»<sup>55</sup>.

Si l'intérêt du travail de Shields sur le West Edmonton Mall est de rejeter l'image de consommateurs serviles et manipulés et d'affirmer ainsi l'autonomie relative et la créativité de l'action humaine dans les espaces les plus planifiés, il semble pourtant que celui-ci sous-estime les capacités d'intégration et d'évolution du pouvoir. La planification de l'espace, à toutes les échelles, est en effet nourrie aujourd'hui de théorie sociale et l'on ne construit plus actuellement un complexe commercial en ignorant les subtilités du comportement individuel. C'est ainsi que le West Edmonton Mall est un espace ludique; nous en voulons pour preuve la profusion d'animations proposées: les désirs de l'*homo ludens* ont été intégrés — et commercialement exploités — par les promoteurs. Pour ce qui est de la flânerie, elle n'est en rien un détournement puisqu'elle atteste tout de même le succès du lieu et attire par effet cumulatif d'autres visiteurs qui sont autant de clients potentiels. Le véritable détournement serait au contraire un «contournement», le refus pur et simple de parcourir et d'utiliser le «mall». Qu'un nombre marginal de visiteurs n'ait pas pour finalité première d'épuiser son compte en banque en y venant, voilà certainement un comportement avec lequel les promoteurs ont compté et qui n'a rien de subversif. Il s'agit d'insister sur ces pratiques de résistance, dans la mesure où elles constituent le terrain sur lequel les analyses des situationnistes ont été les plus dépassées par l'évolution de formes urbaines. Ce qui permet en

retour d'identifier dans le même mouvement une évolution de l'urbanisme. Si, dans le contexte du fonctionnalisme hégémonique des années 1950-1960, le jeu (la dérive et le détournement) pouvait en effet sembler constituer une critique de l'ordre spatial existant dans la mesure où il était exclu de sa logique de composition, il n'en est rien à une époque où celui-ci a été inclus dans l'espace de la marchandise et dans les stratégies commerciales. Le jeu est aujourd'hui omniprésent dans les centres commerciaux, une pseudo-dérive est organisée par les itinéraires apparemment chaotiques des déambulations des consommateurs et le détournement n'est qu'une pratique inoffensive qui ne perturbe pas la docilité du plus grand nombre. De sorte que le ludique et le rationnel ne représentent plus des catégories opératoires pour une critique de l'urbanisme actuel, parce que coextensifs dans les formes actuelles de l'espace urbain.

Malgré l'obsolescence de certaines de leurs analyses, le recours aux travaux des situationnistes a permis à des géographes d'éclairer, en particulier par l'intermédiaire de la notion de spectacle, des aspects centraux de la dynamique urbaine nord-américaine. S'il y a, on s'en doute, dans cette appropriation du situationnisme par les Angloaméricains une certaine mise à plat et une schématisation parfois abusive de la pensée, il y a donc aussi par ce détour — les exemples présentés en témoignent — une mise en valeur de formes spatiales auparavant négligées par l'analyse géographique. Des formes qui ne sont pas anecdotiques, mais qui ont valeur d'indices d'une recomposition de l'espace urbain. Au-delà de leur aspect spectaculaire et de la domination de la marchandise, celles-ci — auxquelles on aurait pu adjoindre d'autres, tel l'urbanisme temporaire des expositions universelles<sup>56</sup> —, ont en effet en commun de créer ce que Fredric Jameson appelle un *hyper-space*<sup>57</sup>. Un espace qui «a finalement réussi à transcender les capacités du corps humain à se localiser, à organiser son environnement immédiat perceptuellement, et à cartographier cognitivement sa position dans un monde externe cartographiable», une disjonction du corps et de l'environnement construit que Jameson considère comme le symbole et le redoublement d'un dilemme encore plus grave: celui de l'«incapacité de nos esprits, pour l'instant du moins, à cartographier le grand réseau multinational, glo-

bal et décentré dans lequel nous sommes enserrés en tant que sujets individuels»<sup>58</sup>.

Nous avons vu à travers nos deux exemples que cet hyper-espace se constitue par la transformation des normes et des codes spatiaux: la production d'une architecture brouillant les références historiques et stylistiques dans le cas de Fairview Slopes, la recomposition d'un espace total et autonome dans le cas du West Edmonton Mall. Loin d'être négligeable, «ce bricolage de contextes historiques et spatiaux, écrit Shields, dévaste notre sens d'une identité collective, de même que nos métaphores spatiales qui médiatisent et représentent la relation entre les communautés et les individus, et nos notions linéaires d'historicité et de progrès qui ont été au cœur de la pensée occidentale»<sup>59</sup>. Il y a donc, dans ces bouleversements de l'espace, un changement dans la nature même de la société et des rapports sociaux, dans la mesure où cet hyperespace — que l'on voit fonctionner en quelque sorte dans des conditions de laboratoire dans les deux cas que nous avons décrits — n'est en réalité pas limité à des formes extrêmes de l'urbanisme contemporain, mais tend à devenir sa forme généralisée. Nous savons en effet que la proximité n'est plus forcément un gage de familiarité et d'identité locale: nous entretenons aujourd'hui des liens parfois plus étroits avec l'autre côté de la planète qu'avec le voisinage immédiat. On pourrait citer à cet égard les nombreux exemples désormais connus de cadres qui évoluent dans un espace qui est celui du réseau de leur entreprise — Vevey, Zurich, Singapour par exemple — et non plus celui de la continuité d'un espace régional. Cette recomposition de l'espace témoigne donc à la fois de l'émergence d'un nouveau mode de spatialisation de la société et d'un nouveau mode de socialisation spatiale des individus.

Pour retrouver une orientation dans cette irrationalité apparente de l'espace — qui est dans le même temps celle du système économique mondial — il s'agit, et nous suivons ici Jameson, de produire une nouvelle cartographie qui permette de rendre compte de la position de l'individu et de son rapport au collectif. On retrouve ainsi le vieux projet situationniste d'une nouvelle représentation géographique. Il ne s'agirait cependant plus d'une représentation valorisant simplement le désir et le jeu pour mettre en lumière la logique inhumaine de l'espace-marchandise, mais d'une représentation qui permette de resituer l'individu dans un système global de relations, lui redonnant ainsi la possibilité de saisir la nature de l'espace et de la société dans lesquels il évolue.

Car, si les situationnistes pouvaient encore écrire en 1961 que «le capitalisme moderne, la société bureaucratique de la consommation, *commence à modeler un peu partout son propre décor*»<sup>60</sup>, tout incite à penser que ce travail est aujourd'hui en voie d'achèvement.

Ola SÖDERSTRÖM

#### NOTES

<sup>1</sup> Jean-François Martos, *Histoire de l'Internationale Situationniste*, Paris, Lebovici, 1989.

<sup>2</sup> Désormais IS.

<sup>3</sup> Ce texte a été élaboré dans le cadre du séminaire de géographie urbaine de l'hiver 1989-1990 à l'Université de Lausanne.

<sup>4</sup> A preuve de très nombreux textes de la revue *Internationale Situationniste* et cette phrase de Debord citée en exergue du livre de Martos: «La formule pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant.»

<sup>5</sup> *Histoire de l'Internationale...*, *op. cit.*

<sup>6</sup> La revue *Potlatch* a accueilli les textes des futurs membres de l'IS au début des années 1950.

<sup>7</sup> Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967, p. 15.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, pp. 123 et 143.

<sup>11</sup> G. Debord, *op. cit.*, l'aménagement du territoire (chap. VII).

<sup>12</sup> *Histoire de l'Internationale...*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>13</sup> *La Société du spectacle*, *op. cit.*, thèse 165.

<sup>14</sup> *Internationale Situationniste*, n° 3, décembre 1959, p. 12.

<sup>15</sup> Cité dans *Histoire de l'Internationale...*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>16</sup> On remarquera que les rapports entre ces écrits et les formes spatiales des dispositifs disciplinaires que décrira Michel Foucault sont très étroits. Une tentative d'extension des travaux de Foucault à l'aménagement urbain par Jacques Dreyfus permet de s'en rendre compte. Voir: *La Ville disciplinaire: essai sur l'urbanisme*, Paris, Galilée, 1976.

<sup>17</sup> *Histoire de l'Internationale...*, *op. cit.*, pp. 22-23.

<sup>18</sup> Dans «Formulaire pour un urbanisme nouveau», republié dans *Internationale Situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 19.

<sup>19</sup> «Le programme minimum de l'IS est l'expérience de décors complets, qui devra s'étendre à un urbanisme unitaire, et la recherche de nouveaux comportements en relation avec ces décors.» *Internationale Situationniste*, n° 2, décembre 1958, p. 31.

<sup>20</sup> *Histoire de l'Internationale...*, *op. cit.*, p. 51.

- <sup>21</sup> *Internationale Situationniste*, n° 3, décembre 1959, pp. 12-13.
- <sup>22</sup> *Internationale Situationniste*, n° 6, août 1961, p. 16.
- <sup>23</sup> *Ibid.*, p. 34.
- <sup>24</sup> *Ibid.*, p. 33.
- <sup>25</sup> *Internationale Situationniste*, n° 3, décembre 1959, pp. 13-14.
- <sup>26</sup> «Une autre ville pour une autre vie», *ibid.*, p. 38.
- <sup>27</sup> *Internationale Situationniste*, n° 6, août 1961, p. 16.
- <sup>28</sup> Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, t. 1: Arts de faire, Paris, 10/18, 1980.
- <sup>29</sup> *Internationale Situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 13.
- <sup>30</sup> «Théorie de la dérive», par Debord dans: *Internationale Situationniste*, n° 2, décembre 1958, p. 19.
- <sup>31</sup> *Internationale Situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 19.
- <sup>32</sup> Voir note 27.
- <sup>33</sup> *Ibid.*
- <sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 21-23.
- <sup>35</sup> *Ibid.*, pp. 13-17.
- <sup>36</sup> Cité par A. Bonnett, «Situationism, Geography, and Poststructuralism», *Society and Space*, 7 (1989), p. 137.
- <sup>37</sup> Une filiation récusée par les situationnistes qui considéraient que ces anti-œuvres d'art avaient été récupérées par le circuit de l'industrie artistique.
- <sup>38</sup> *Internationale Situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 13.
- <sup>39</sup> *Internationale Situationniste*, n° 5, déc. 1960, p. 9.
- <sup>40</sup> *Ibid.*, pp. 118-119.
- <sup>41</sup> Une analyse complète de l'évolution de ce quartier paraîtra dans ma thèse de doctorat, *Les gestionnaires de la mémoire: la politique du patrimoine à Vancouver et Lausanne*, Institut de géographie, Université de Lausanne.
- <sup>42</sup> Ainsi, un jeune architecte sino-canadien de renom à Vancouver, Jim Cheng, attribue une importance centrale au retentissement de ses réalisations à Fairview Slopes. Voir James Ovenell-Carter, «The Arrival of Jim Cheng», *Western Living*, août 1986, pp. 25c-25t.
- <sup>43</sup> «The Downtown Drift», *Western Living*, novembre 1987, p. 38e.
- <sup>44</sup> Michael Jager, «Class Definition and the Esthetics of Gentrification: Victoriana in Melbourne», in Neil Smith and Peter Williams (éds.), *Gentrification of the City*, Boston, Unwin Hyman, 1986, p. 80.
- <sup>45</sup> Voir aussi David Harvey, «Flexible Accumulation through Urbanization: Reflections on "Post-Modernism" in the American City», *Antipode*, 19: 3, 1987, p. 275.
- <sup>46</sup> G. Debord, *La Société du spectacle*, *op. cit.*, p. 31.
- <sup>47</sup> US Bureau of Statistics 1980, cité par R. Shields: «Social Spatialization and the Built Environment: The West Edmonton Mall», *Society and Space*, 7, p. 149.
- <sup>48</sup> *Ibid.*, p. 150.
- <sup>49</sup> Ce qui, fait remarquer Shields malicieusement, est plus que la marine canadienne au complet.

<sup>50</sup> La description est de Jürgen Hasse, «Die räumliche Vergesellschaftung des Menschen in der Postmoderne», *Karlsruher Manuskripte zur Mathematischen und Theoretischen Wirtschafts- und Sozialgeographie*, Heft 91, Universität Karlsruhe, 1988, p. 69.

<sup>51</sup> C'est là — dans cette autonomie du *mall* — que réside la différence principale qui le distingue des passages parisiens du XIX<sup>e</sup> siècle, figures de la modernité pour Walter Benjamin et ancêtres des actuels complexes commerciaux.

<sup>52</sup> J. Hasse, *op. cit.*, p. 70.

<sup>53</sup> G. Debord, *La Société du spectacle*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>54</sup> *Op. cit.*, p. 158.

<sup>55</sup> *Op. cit.*, p. 160.

<sup>56</sup> Analysé par David Ley, dans: «Landscape as Spectacle. World's Fairs and the Culture of Heroic Consumption», *Society and Space*, 6 (1988), pp. 191-212. Une analyse qui elle aussi renvoie aux situationnistes.

<sup>57</sup> Fredric Jameson, «Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism», *New Left Review*, n° 146 (1984), pp. 53-92.

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 83-84.

<sup>59</sup> *Op. cit.*, p. 155.

<sup>60</sup> *Internationale Situationniste*, n° 6, août 1961, p. 8.

O. S.



